

Ellen Hampton

LES ROCHAMBELLES

FEMMES SUR LE FRONT DE LA 2^E GUERRE MONDIALE



Ellen Hampton

Les Rochambelles

Femmes sur le front de la 2e guerre mondiale

© Ellen Hampton, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0799-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Traduit de l'anglais par Claude Urraca

Cartes utilisées avec la permission de la Fondation Maréchal Leclerc de
Hauteclercque. Photographies utilisées avec la permission du Paris
Musées/Musée de la Libération de Paris – Musée du Général Leclerc – Musée
Jean Moulin. Quelques photographies sont des archives personnelles, publiées
avec la permission des propriétaires.

Titre original : *Women of Valor. The Rochambelles on the WWII Front*

© 2006-2019 Palgrave-Macmillan

Deuxième édition : *Women of Valor. The Rochambelles on the WWII Front*

© 2021 McFarland & Company

Troisième édition : *Les Rochambelles. Ambulancières de la France combattante
1943-45*

© 2022-2024 Tallandier

Introduction

Des femmes dans une division blindée ! Le général Leclerc n'en a jamais entendu parler. Un dilemme le ronge devant le marché qui lui est présenté : s'il veut dix-neuf ambulances Dodge flambant neuves pour sa jeune division, il doit accepter également les chauffeurs, des femmes. Ce groupe, assemblé à New York quelques mois auparavant par une riche veuve américaine, Florence Conrad, embarque pour le Maroc en octobre 1943, dans un convoi militaire américain, sans aucune certitude sur son sort. Au téléphone, le général Leclerc reste interloqué. Florence Conrad le met au pied du mur : les ambulances *et* les ambulancières, à prendre ou à laisser. Le moment de surprise passé, Leclerc prend sa décision. Des ambulances conduites par des femmes valent mieux que pas d'ambulance du tout ; il calcule probablement qu'à la première escarmouche, les ambulancières renonceront et qu'il pourra les remplacer par des hommes. Il accepte donc, à la condition que les femmes réussissent un entraînement rigoureux au Maroc.

Intégrer des femmes dans sa division est alors un geste totalement iconoclaste, mais s'imbrique en réalité parfaitement dans le contexte de la stratégie militaire de Leclerc. Il a le don de l'inattendu, de l'audacieux, du téméraire, qui, finalement, se révèle brillant. En 1943, la présence de femmes dans une division blindée brise un tabou. À l'époque, les femmes ne bénéficient pas du statut de citoyen à part entière, elles ne peuvent pas voter ni ouvrir un compte en banque sans l'accord de leur mari, père ou tuteur. Et pourtant, la guerre ne leur est pas étrangère, aux Françaises peut-être plus qu'à toute autre nationalité. La Grande Armée de Napoléon comptait des bataillons de cuisinières, de lavandières, de prostituées, mais également de combattantes – l'une d'entre elles fut même décorée par Napoléon pour acte de bravoure. Ces femmes ont tenu ferme à Austerlitz, ont traversé la Bérézina, et sans doute pleuré à Waterloo. La Grande Armée, sorte de prototype des armées modernes, a également inventé les ambulances, des wagons tirés par des chevaux, et les brancards.

Avec l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, l'idée que les femmes peuvent participer à l'effort de guerre fait son chemin des deux côtés de l'Atlantique. Souvent, leur rôle reste confiné à la production, pour remplacer les hommes partis au front. Toutefois, d'autres s'engagent comme infirmières, opératrices de communication et nutritionnistes, principalement aux États-Unis. En juin 1943, le Congrès accepte d'inclure le corps des auxiliaires dans l'armée régulière, avec la paie et les prestations correspondantes. La nécessaire unification de commandement fut présentée comme le principal argument pour cette décision. La présence des membres du Women's Army Corps (WAC) reste toutefois interdite dans les zones de combat. Pourtant, la confusion pendant les batailles a vu certaines de ces femmes connaître l'épreuve du feu, d'autres se sont retrouvées en première ligne, mais aucune n'a été incorporée dans une unité de combat. Même le corps des infirmières de l'armée, dont des membres accompagnent les unités combattantes lors des débarquements en Afrique du Nord, en Normandie et à Anzio, est en principe confiné à l'arrière.

Les femmes s'étaient déjà illustrées pendant la Première Guerre mondiale en conduisant des ambulances, mais dans le cadre d'actions individuelles, jamais comme groupe intégré dans des unités militaires. Des milliers de volontaires, hommes et femmes, ont donné de leur temps, et parfois leur vie, pour aider les blessés. Dès avant l'entrée en guerre des États-Unis en 1917, universités et associations diverses lancent une campagne de recrutement de chauffeurs et de collectes de fonds pour acquérir des ambulances, alors qu'à New York, Londres et Paris, de riches héritières s'attellent à organiser des réseaux d'aide et de soutien. Florence Conrad fut de ces quelques femmes qui ont aidé les blessés dans l'est de la France. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, ce souvenir la rattrape et la pousse à l'action.

L'intégration des Françaises dans les rangs militaires débute par une loi entrée en vigueur le 11 juillet 1938, qui mentionne l'incorporation de volontaires « des deux sexes, ayant reçu une instruction préliminaire spécialisée ». Après la déclaration de guerre, 6 000 femmes rejoignent les forces armées, la plupart comme ambulancières ou aides médicales. Avec la défaite de 1940, ces unités sont dissoutes. La plupart d'entre elles retournent à la vie civile, mais quelques-unes décident de se réfugier en Angleterre. Elles y trouvent, en 1940, plus de 35 000 Britanniques qui ont rejoint le Auxiliary Territorial Service, organisation dont les Françaises de la France libre emprunteront uniformes, structure et méthodes. Un autre groupe de 200 femmes forme le Corps des Volontaires

françaises, et occupe les postes de secrétaires, de chauffeurs, d'interprètes, d'intendantes dans l'organisation des Français libres à Londres à partir de 1941.

Au printemps 1943 en Afrique du Nord, une pénurie de troupes pousse le commandement des Français libres à lancer une campagne de recrutement pour que des femmes remplacent les hommes dans des positions de non-combattant. La population d'Afrique du Nord se montre toutefois peu intéressée¹. Il manque toujours 2 000 femmes pour s'occuper des communications, des transports et autres.

Puis, en janvier 1944, l'armée tente de regrouper toutes les unités féminines sous une seule administration et publie une série d'instructions sur la conduite à tenir, dont celle-ci : « Dans tous les corps et services, il sera rappelé à tous, officiers, sous-officiers et troupes, qu'aucun geste déplacé, aucune familiarité, aucune conversation inconvenante ou ironique, en présence de ce personnel, sera toléré. Tout militaire, quel que soit son grade, qui enfreindra ces ordres, sera très sévèrement puni². » Donc, en théorie, toute remarque désobligeante, insultante ou à caractère sexuel est interdite. En pratique, évidemment, ce fut une autre histoire, avec 3 000 femmes engagées parmi 70 000 hommes.

Six semaines avant le débarquement du 6 juin 1944, les Françaises sont regroupées dans un service d'Auxiliaires féminines de l'armée de terre (AFAT) qui comptera jusqu'à 14 000 inscrites fin 1945. Environ 60 membres des AFAT, en compagnie d'un autre groupe de liaison civil, débarquent en Normandie avec les troupes britanniques fin juin (avant les soldats français) pour organiser l'aide aux populations civiles. Pourtant, même si elles participent à la campagne militaire de libération, ces femmes ne sont pas considérées comme combattantes.

Ce statut ne change pas jusqu'à la fin du xx^e siècle. Les militaires françaises ont dû batailler ferme face à la bureaucratie et l'opposition de la hiérarchie. Finalement, en 1998, le gouvernement ouvre aux femmes les portes pour tous les postes, y compris de combat, à l'exception des sous-marins, dernière interdiction levée en 2006. Auparavant, des officiers contournaient le règlement en déclarant des soldates « attachées en appui à » une unité qui leur était interdite – au lieu de « incorporées ». En 1944, le général Leclerc emploie un stratagème similaire auprès des marins américains qui refusent d'embarquer des femmes sur leur navire de transport vers l'Angleterre. « Ce ne sont pas des femmes, ce sont des ambulancières ! », tonne-t-il. Elles embarquent donc.

Les Rochambelles ne sont pas les seules Françaises à participer à la Seconde Guerre mondiale. Avec la France occupée par les Allemands, intégrer les forces armées de libération signifie quitter le pays, et 3 500 d'entre elles réussissent à rejoindre les groupes d'auxiliaires à l'étranger. Des milliers d'autres bravent le danger en France et gagnent la Résistance et le maquis. D'autres encore rejoignent le corps médical de la 1^{re} armée française et participent au débarquement en Italie et en Provence en tant que médecin, infirmière ou ambulancière. Mais les Rochambelles restent le seul groupe constitué de femmes incorporé à une unité de combat sur le front européen de l'Ouest. En cela, elles créent un précédent et écrivent une page de l'histoire.

Cette idée n'a traversé l'esprit d'aucune d'entre elles, au début. Elles ne se sont pas engagées pour changer le rôle de la femme dans l'armée ou pour bouleverser les dogmes interdisant les postes de combat aux femmes. Elles ne se décrivent pas comme des militantes féministes avant la lettre ou des avocates des droits des femmes. Elles ont rejoint l'armée parce qu'elles voulaient aider à restaurer la souveraineté de la France. Elles sont jeunes, idéalistes et guidées par leur instinct patriotique, alors que leur génération valorise modestie et discrétion. Presque toutes les Rochambelles, interrogées après la guerre sur leur expérience, insistent sur le fait qu'elles n'ont rien fait d'exceptionnel, et prétendent qu'elles n'ont vraiment rien de remarquable à raconter. Sur les cinquante et une Rochambelles, seules trois ont publié des mémoires.

Les historiens du genre ont souligné la réticence au cœur de la pénurie de récits par les femmes. « Dans une mémoire d'anciens combattants qui laissait peu de places aux femmes, des phénomènes d'autocensure étaient manifestement actifs », analysent les auteurs de *Sexes, genres et guerres*³.

Ainsi, leur histoire s'est perdue dans le flot de mémoires des millions d'hommes qui ont participé à la guerre. Ceux des femmes, bien que rares, racontent la guerre différemment. D'abord, en tant que non-combattantes, les Rochambelles ne se concentrent pas sur la conduite de la guerre. Elles ne parlent pas de stratégie, de tactique ou des divers types d'armements, sauf pour souligner leur impact sur les corps des blessés. Dans la hiérarchie militaire, elles prennent conscience de se trouver au « ras de paquerettes. » Leur perception de la guerre s'avère également différente. En tant que femmes, elles se focalisent sur des aspects de la guerre que les hommes tendent à ignorer, tels que les relations à l'intérieur de la division, et les rapports de leur groupe avec les autres unités.